



Librio

SPÉCIAL
BAC TECHNO

Balzac

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES

Texte intégral

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +

- Balzac, *Le Colonel Chabert*, Libro n° 28
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Libro n° 196
Barrie, *Peter Pan*, Libro n° 591
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Libro n° 12
Hugo, *Claude Gueux*, Libro n° 1039
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Libro n° 70
La Bruyère, *Les Caractères*, Livre XI, « De l'homme », Libro n° 1304
Mme d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Libro n° 1226
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Libro n° 1143
Maupassant, *Le Horla*, Libro n° 1
Maupassant, *La Parure*, Libro n° 1104
Maupassant, *Pierre et Jean*, Libro n° 151
Maupassant, *Un cœur simple*, Libro n° 45
Maupassant, *Une partie de campagne*, Libro n° 29
Maupassant, *Une vie*, Libro n° 109
Mérimée, *Carmen*, Libro n° 13
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Libro n° 236
Mérimée, *Colomba*, Libro n° 167
Poe, *Le Chat noir*, Libro n° 213
Rabelais, *Gargantua*, Livre XI à XXIV, Libro n° 1303
Racine, *Bérénice*, Libro n° 1072
Racine, *Britannicus*, Libro n° 390
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Libro n° 116
Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Libro n° 9
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Libro n° 113
Tourgueniev, *Premier amour*, Libro n° 17
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Libro n° 31
Voltaire, *L'Ingénu*, Libro n° 180
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Libro n° 42
London, *La Peste écarlate*, Libro n° 1228
Le Roi des taupes et sa fille, collectif, Libro n° 1227
L'habit ne fait pas le moine, collectif, Libro n° 1233
La Dimension fantastique – 1, collectif, Libro n° 150

Balzac

**MÉMOIRES
DE DEUX JEUNES MARIÉES**

Librio
[Texte intégral]

Dossier pédagogique établi par Mathilde Peretti

E.J.L., 2022 pour l'édition et le supplément pédagogique

Couverture de Nicolas Vaudour © Éditions J'ai lu

EAN 9782290377291

SOMMAIRE

À George Sand	11
Première partie	13
I. À mademoiselle Renée de Maucombe	15
II. La même à la même.....	27
III. De la même à la même	33
IV. De la même à la même	38
V. Renée de Maucombe à Louise de Chaulieu	42
VI. Don Felipe Hénarez à don Fernand.....	48
VII. Louise de Chaulieu à Renée de Maucombe	54
VIII. La même à la même.....	60
IX. Madame de l'Estorade à mademoiselle de Chaulieu	63
X. Mademoiselle de Chaulieu à madame de l'Estorade	65
XI. Madame de l'Estorade à mademoiselle de Chaulieu	68
XII. De mademoiselle de Chaulieu à madame de l'Estorade	69
XIII. De madame de l'Estorade à mademoiselle de Chaulieu	80
XIV. Le duc de Soria au baron de Macumer	89
XV. Louise de Chaulieu à madame de l'Estorade	91
XVI. De la même à la même	99
XVII. De la même à la même.....	101
XVIII. De madame de l'Estorade à Louise de Chaulieu	103

XIX. Louise de Chaulieu à madame de l'Estorade	107
XX. Renée de l'Estorade à Louise de Chaulieu	113
XXI. Louise de Chaulieu à Renée de l'Estorade	116
XXII. Louise à Felipe	122
XXIII. Felipe à Louise	126
XXIV. Louise de Chaulieu à Renée de l'Estorade	130
XXV. Renée de l'Estorade à Louise de Chaulieu	138
XXVI. Louise de Macumer à Renée de l'Estorade ...	140
XXVII. Louise de Macumer à Renée de l'Estorade	145
XXVIII. Renée de l'Estorade à Louise de Macumer...	151
XXIX. De monsieur de l'Estorade à la baronne de Macumer	156
XXX. Louise de Macumer à Renée de l'Estorade	158
XXXI. Renée de l'Estorade à Louise de Macumer ...	161
XXXII. Madame de Macumer à madame de l'Estorade	168
XXXIII. Madame de l'Estorade à madame de Macumer	172
XXXIV. De madame de Macumer à la vicomtesse de l'Estorade	173
XXXV. Madame de Macumer à madame la vicomtesse de l'Estorade	174
XXXVI. De la vicomtesse de l'Estorade à la baronne de Macumer	177
XXXVII. De la baronne de Macumer à la vicomtesse de l'Estorade	183
XXXVIII. De la vicomtesse de l'Estorade à la baronne de Macumer	184
XXXIX. De la baronne de Macumer à la vicomtesse de l'Estorade	185
XL. De la comtesse de l'Estorade à la baronne de Macumer	187

XLI. De la baronne de Macumer à la vicomtesse de l'Estorade	193
XLII. Renée à Louise.....	195
XLIII. Madame de Macumer à la comtesse de l'Estorade	196
XLIV. De la même à la même	198
XLV. Renée à Louise.....	200
XLVI. Madame de Macumer à la comtesse de l'Estorade	208
XLVII. Renée à Louise	212
Deuxième partie	213
XLVIII. De la baronne de Macumer à la comtesse de l'Estorade	215
XLIX. Marie Gaston à Daniel d'Arthes.....	226
L. Madame de l'Estorade à madame de Macumer	229
LI. De la comtesse de l'Estorade à madame Marie Gaston.....	231
LII. Madame Gaston à madame de l'Estorade	237
LIII. De madame de l'Estorade à madame Gaston.....	245
LIV. De madame Gaston à la comtesse de l'Estorade...	248
LV. La comtesse de l'Estorade à madame Gaston	259
LVI. De madame Gaston à la comtesse de l'Estorade	262
LVII. De la comtesse de l'Estorade au comte de l'Estorade	263
Dossier Libro +	269
Lexique	283

À GEORGE SAND

Ceci, cher George, ne saurait rien ajouter à l'éclat de votre nom, qui jettera son magique reflet sur ce livre ; mais il n'y a là de ma part ni calcul, ni modestie. Je désire attester ainsi l'amitié vraie qui s'est continuée entre nous à travers nos voyages et nos absences, malgré nos travaux et les
5 méchancetés du monde. Ce sentiment ne s'altérera sans doute jamais. Le cortège de noms amis qui accompagnera mes compositions mêle un plaisir aux peines que me cause leur nombre, car elles ne vont point sans douleurs, à ne parler que des reproches encourus par ma menaçante fécondité, comme si le monde qui pose devant moi n'était pas plus fécond encore ? Ne sera-ce
10 pas beau, George, si quelque jour l'antiquaire des littératures détruites ne retrouve dans ce cortège que de grands noms, de nobles cœurs, de saintes et pures amitiés, et les gloires de ce siècle ? Ne puis-je me montrer plus fier de ce bonheur certain que de succès toujours contestables ? Pour qui vous connaît bien, n'est-ce pas un bonheur que de pouvoir se dire, comme je le fais ici,
15

votre ami,

DE BALZAC.

Paris, juin 1840.

PREMIÈRE PARTIE

I

À MADEMOISELLE RENÉE DE MAUCOMBE

Paris, septembre.

Ma chère biche, je suis dehors aussi, moi ! Et si tu ne m'as pas écrit à Blois, je suis aussi la première à notre joli rendez-vous de la correspondance. Relève tes beaux yeux noirs attachés sur ma première phrase, et garde ton exclamation pour la lettre où je te confierai mon premier
5 amour. On parle toujours du premier amour, il y en a donc un second ?
« Tais-toi ! me diras-tu ; dis-moi plutôt, me demanderas-tu, comment tu es sortie de ce couvent où tu devais faire ta profession ? » Ma chère, quoi qu'il arrive aux Carmélites*¹, le miracle de ma délivrance est la chose la plus naturelle. Les cris d'une conscience épouvantée ont fini
10 par l'emporter sur les ordres d'une politique inflexible, voilà tout. Ma tante, qui ne voulait pas me voir mourir de consommation*, a vaincu ma mère, qui prescrivait toujours le noviciat* comme seul remède à ma maladie. La noire mélancolie où je suis tombée après ton départ a précipité cet heureux dénouement. Et je suis dans Paris, mon ange,
15 et je te dois ainsi le bonheur d'y être. Ma Renée, si tu m'avais pu voir, le jour où je me suis trouvée sans toi, tu aurais été fière d'avoir inspiré des sentiments si profonds à un cœur si jeune. Nous avons tant rêvé de compagnie, tant de fois déployé nos ailes et tant vécu en commun, que je crois nos âmes soudées l'une à l'autre, comme étaient ces deux filles
20 hongroises dont la mort nous a été racontée par M. Beauvisage, qui

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 283).

n'était certes pas l'homme de son nom : jamais médecin de couvent ne fut mieux choisi. N'as-tu pas été malade en même temps que ta mignonne ? Dans le morne abattement où j'étais, je ne pouvais que reconnaître un à un les liens qui nous unissent ; je les ai crus rompus
25 par l'éloignement, j'ai été prise de dégoût pour l'existence comme une tourterelle dépareillée, j'ai trouvé de la douceur à mourir, et je mourais tout doucement. Être seule aux Carmélites, à Blois, en proie à la crainte d'y faire ma profession sans la préface de Mlle de La Vallière et sans ma Renée ! mais c'était une maladie, une maladie
30 mortelle. Cette vie monotone où chaque heure amène un devoir, une prière, un travail si exactement les mêmes, qu'en tous lieux on peut dire ce que fait une carmélite à telle ou telle heure du jour ou de la nuit ; cette horrible existence où il est indifférent que les choses qui nous entourent soient ou ne soient pas était devenue pour nous la plus
35 variée : l'essor de notre esprit ne connaissait point de bornes, la fantaisie nous avait donné la clef de ses royaumes, nous étions tour à tour l'une pour l'autre un charmant hippogriffe*, la plus alerte réveillait la plus endormie, et nos âmes folâtraient à l'envi en s'emparant de ce monde qui nous était interdit. Il n'y avait pas jusqu'à la Vie des Saints qui ne nous aidât à comprendre les choses les plus cachées ! Le jour où ta douce
40 compagnie m'était enlevée, je devenais ce qu'est une carmélite à nos yeux, une Danaïde* moderne qui, au lieu de chercher à remplir un tonneau sans fond, tire tous les jours, de je ne sais quel puits, un seau vide, espérant l'amener plein. Ma tante ignorait notre vie intérieure.
45 Elle n'expliquait point mon dégoût de l'existence, elle qui s'est fait un monde céleste dans les deux arpents* de son couvent. Pour être embrassée à nos âges, la vie religieuse veut une excessive simplicité que nous n'avons pas, ma chère biche, ou l'ardeur du dévouement qui rend ma tante une sublime créature. Ma tante s'est sacrifiée à un
50 frère adoré ; mais qui peut se sacrifier à des inconnus ou à des idées ?

Depuis bientôt quinze jours, j'ai tant de folles paroles rentrées, tant de méditations enterrées au cœur, tant d'observations

à communiquer et de récits à faire qui ne peuvent être faits qu'à
toi, que sans le pis-aller* des confidences écrites substituées à nos
55 chères causeries, j'étoufferais. Combien la vie du cœur nous est
nécessaire ! Je commence mon journal ce matin en imaginant que
le tien est commencé, que dans peu de jours je vivrai au fond de
ta belle vallée de Gémenos dont je ne sais que ce que tu m'en as
dit, comme tu vas vivre dans Paris dont tu ne connais que ce que
60 nous en rêvions.

Or donc, ma belle enfant, par une matinée qui demeurera
marquée d'un signet* rose dans le livre de ma vie, il est arrivé de
Paris une demoiselle de compagnie et Philippe, le dernier valet de
chambre de ma grand-mère, envoyés pour m'emmener. Quand,
65 après m'avoir fait venir dans sa chambre, ma tante m'a eu dit
cette nouvelle, la joie m'a coupé la parole, je la regardais d'un air
hébété. « Mon enfant, m'a-t-elle dit de sa voix gutturale, tu me
quittes sans regret, je le vois ; mais cet adieu n'est pas le dernier,
nous nous reverrons : Dieu t'a marquée au front du signe des élus,
70 tu as l'orgueil qui mène également au ciel et à l'enfer, mais tu as
trop de noblesse pour descendre ! Je te connais mieux que tu ne
te connais toi-même : la passion ne sera pas chez toi ce qu'elle est
chez les femmes ordinaires. » Elle m'a doucement attirée sur elle
et baisée au front en m'y mettant ce feu qui la dévore, qui a noirci
75 l'azur de ses yeux, attendri ses paupières, ridé ses tempes dorées et
jauni son beau visage. Elle m'a donné la peau* de poule. Avant de
répondre, je lui ai baisé les mains. « Chère tante, ai-je dit, si vos
adorables bontés ne m'ont pas fait trouver votre Paraclet* salubre au
corps et doux au cœur, je dois verser tant de larmes pour y revenir,
80 que vous ne sauriez souhaiter mon retour. Je ne veux retourner
ici que trahie par mon Louis XIV, et si j'en attrape un, il n'y a que
la mort pour me l'arracher ! Je ne craindrai point les Montespan.
– Allez, folle, dit-elle en souriant, ne laissez point ces idées vaines
ici, emportez-les ; et sachez que vous êtes plus Montespan que

85 La Vallière. » Je l'ai embrassée. La pauvre femme n'a pu s'empêcher de me conduire à la voiture, où ses yeux se sont tour à tour fixés sur les armoiries* paternelles et sur moi.

La nuit m'a surprise à Beaugency, plongée dans un engourdissement moral qu'avait provoqué ce singulier adieu. Que dois-je
90 donc trouver dans ce monde si fort désiré ? D'abord, je n'ai trouvé personne pour me recevoir, les apprêts* de mon cœur ont été perdus : ma mère était au bois de Boulogne, mon père était au Conseil ; mon frère, le duc de Rhétoré, ne rentre jamais, m'a-t-on dit, que pour s'habiller, avant le dîner. Mlle Griffith (elle a des griffes) et
95 Philippe m'ont conduite à mon appartement.

Cet appartement est celui de cette grand-mère tant aimée, la princesse de Vaurémont, à qui je dois une fortune quelconque, de laquelle personne ne m'a rien dit. À ce passage, tu partageras la tristesse qui m'a saisie en entrant dans ce lieu consacré par mes
100 souvenirs. L'appartement était comme elle l'avait laissé ! J'allais coucher dans le lit où elle est morte. Assise sur le bord de sa chaise longue, je pleurai sans voir que je n'étais pas seule, je pensai que je m'y étais souvent mise à ses genoux pour mieux l'écouter. De là j'avais vu son visage perdu dans ses dentelles rousses, et maigri
105 par l'âge autant que par les douleurs de l'agonie. Cette chambre me semblait encore chaude de la chaleur qu'elle entretenait. Comment se fait-il que Mlle Armande-Louise-Marie de Chaulieu soit obligée, comme une paysanne, de se coucher dans le lit de sa mère, presque le jour de sa mort ? car il me semblait que la princesse,
110 morte en 1817, avait expiré la veille. Cette chambre m'offrait des choses qui ne devaient pas s'y trouver, et qui prouvaient combien les gens occupés des affaires du royaume sont insouciants des leurs, et combien, une fois morte, on a peu pensé à cette noble femme, qui sera l'une des grandes figures féminines du dix-huitième siècle.
115 Philippe a quasiment compris d'où venaient mes larmes. Il m'a dit que par son testament la princesse m'avait légué ses meubles.

Mon père laissait d'ailleurs les grands appartements dans l'état où les avait mis la Révolution. Je me suis levée alors, Philippe m'a ouvert la porte du petit salon qui donne sur l'appartement de réception, et je l'ai retrouvé dans le délabrement que je connaissais : les dessus de portes qui contenaient des tableaux précieux montrent leurs trumeaux vides, les marbres sont cassés, les glaces ont été enlevées. Autrefois, j'avais peur de monter le grand escalier et de traverser la vaste solitude de ces hautes salles, j'allais chez la princesse par un petit escalier qui descend sous la voûte du grand et qui mène à la porte dérobée de son cabinet de toilette.

L'appartement, composé d'un salon, d'une chambre à coucher, et de ce joli cabinet en vermillon et or dont je t'ai parlé, occupe le pavillon du côté des Invalides. L'hôtel n'est séparé du boulevard que par un mur couvert de plantes grimpantes, et par une magnifique allée d'arbres qui mêlent leurs touffes à celles des ormeaux de la contre-allée du boulevard. Sans le dôme or et bleu, sans les masses grises des Invalides, on se croirait dans une forêt. Le style de ces trois pièces et leur place annoncent l'ancien appartement de parade des duchesses de Chaulieu, celui des ducs doit se trouver dans le pavillon opposé ; tous deux sont décemment séparés par les deux corps de logis et par le pavillon de la façade où sont ces grandes salles obscures et sonores que Philippe me montrait encore dépouillées de leur splendeur, et telles que je les avais vues dans mon enfance. Philippe prit un air confidentiel en voyant l'étonnement peint sur ma figure. Ma chère, dans cette maison diplomatique, tous les gens sont discrets et mystérieux. Il me dit alors qu'on attendait une loi par laquelle on rendrait aux émigrés la valeur de leurs biens. Mon père recule la restauration de son hôtel jusqu'au moment de cette restitution. L'architecte du roi avait évalué la dépense à trois cent mille livres. Cette confiance eut pour effet de me rejeter sur le sofa de mon salon. Eh quoi, mon père, au lieu d'employer cette somme à me marier, me laissait

mourir au couvent ? Voilà la réflexion que j'ai trouvée sur le seuil
150 de cette porte. Ah ! Renée, comme je me suis appuyé la tête sur
ton épaule, et comme je me suis reportée aux jours où ma grand-
mère animait ces deux chambres ! Elle qui n'existe que dans mon
cœur, toi qui es à Maucombe, à deux cents lieues de moi, voilà les
seuls êtres qui m'aiment ou m'ont aimée. Cette chère vieille au
155 regard si jeune voulait s'éveiller à ma voix. Comme nous nous
entendions ! Le souvenir a changé tout à coup les dispositions où
j'étais d'abord. J'ai trouvé je ne sais quoi de saint à ce qui venait
de me paraître une profanation. Il m'a semblé doux de respirer la
vague odeur de poudre à la maréchale qui subsistait là, doux de
160 dormir sous la protection de ces rideaux en damas* jaune à dessins
blancs où ses regards et son souffle ont dû laisser quelque chose
de son âme. J'ai dit à Philippe de rendre leur lustre aux mêmes
objets, de donner à mon appartement la vie propre à l'habitation.
J'ai moi-même indiqué comment je voulais y être, en assignant à
165 chaque meuble une place. J'ai passé la revue en prenant possession
de tout, en disant comment se pouvaient rajeunir ces antiquités
que j'aime. La chambre est d'un blanc un peu terni par le temps,
comme aussi l'or des folâtres arabesques* montre en quelques
endroits des teintes rouges ; mais ces effets sont en harmonie avec
170 les couleurs passées du tapis de la Savonnerie qui fut donné par
Louis XV à ma grand-mère, ainsi que son portrait. La pendule est
un présent du maréchal de Saxe. Les porcelaines de la cheminée
viennent du maréchal de Richelieu. Le portrait de ma grand-mère,
prise à vingt-cinq ans, est dans un cadre ovale en face de celui du
175 roi. Le prince n'y est point. J'aime cet oubli franc, sans hypocrisie,
qui peint d'un trait ce délicieux caractère. Dans une grande mala-
die que fit ma tante, son confesseur insistait pour que le prince,
qui attendait dans le salon, entrât. « Avec le médecin et ses ordon-
nances », a-t-elle dit. Le lit est à baldaquin*, à dossiers rembourrés ;
180 les rideaux sont retroussés par des plis d'une belle ampleur ;

les meubles sont en bois doré, couverts de ce damas jaune à fleurs blanches, également drapé aux fenêtres, et qui est doublé d'une étoffe de soie blanche qui ressemble à de la moire. Les dessus de porte sont peints je ne sais par qui, mais ils représentent un lever
185 du soleil et un clair de lune. La cheminée est traitée fort curieusement. On voit que dans le siècle dernier on vivait beaucoup au coin du feu. Là se passaient de grands événements : le foyer de cuivre doré est une merveille de sculpture, le chambranle est d'un fini précieux, la pelle et les pincettes sont délicieusement travail-
190 lées, le soufflet est un bijou. La tapisserie de l'écran vient des Gobelins, et sa monture est exquise ; les folles figures qui courent le long, sur les pieds, sur la barre d'appui, sur les branches, sont ravissantes ; tout en est ouvragé comme un éventail. Qui lui avait donné ce joli meuble qu'elle aimait beaucoup ? je voudrais le savoir.
195 Combien de fois je l'ai vue, le pied sur la barre, enfoncée dans sa bergère*, sa robe à demi relevée sur le genou par son attitude, prenant, remettant et reprenant sa tabatière sur la tablette entre sa boîte à pastilles et ses mitaines de soie ! Était-elle coquette ? Jusqu'au
200 jour de sa mort elle a eu soin d'elle comme si elle se trouvait au lendemain de ce beau portrait, comme si elle attendait la fleur de la cour qui se pressait autour d'elle. Cette bergère m'a rappelé l'inimitable mouvement qu'elle donnait à ses jupes en s'y plongeant. Ces femmes du temps passé emportent avec elles certains secrets qui peignent leur époque. La princesse avait des airs de tête, une
205 manière de jeter ses mots et ses regards, un langage particulier que je ne retrouvais point chez ma mère : il s'y trouvait de la finesse et de la bonhomie, du dessein sans apprêt ; sa conversation était à la fois prolix* et laconique, elle contait bien et peignait en trois mots. Elle avait surtout cette excessive liberté de jugement qui
210 certes a influé sur la tournure de mon esprit. De sept à dix ans, j'ai vécu dans ses poches ; elle aimait autant à m'attirer chez elle que j'aimais à y aller. Cette prédilection a été cause de plus d'une

querelle* entre elle et ma mère. Or, rien n'attise un sentiment
autant que le vent glacé de la persécution. Avec quelle grâce me
215 disait-elle : « Vous voilà, petite masque ! » quand la couleuvre de la
curiosité m'avait prêté ses mouvements pour me glisser entre les
portes jusqu'à elle. Elle se sentait aimée, elle aimait mon naïf amour
qui mettait un rayon de soleil dans son hiver. Je ne sais pas ce qui
se passait chez elle le soir, mais elle avait beaucoup de monde ;
220 lorsque je venais le matin, sur la pointe du pied, savoir s'il faisait
jour chez elle, je voyais les meubles de son salon dérangés, les tables
de jeu dressées, beaucoup de tabac par places. Ce salon est dans le
même style que la chambre, les meubles sont singulièrement
contournés, les bois sont à moulures creuses, à pieds-de-biche. Des
225 guirlandes de fleurs richement sculptées et d'un beau caractère
serpentent à travers les glaces et descendent le long en festons. Il
y a sur les consoles de beaux cornets de la Chine. Le fond de
l'ameublement est ponceau* et blanc. Ma grand-mère était une
brune fière et piquante, son teint se devine au choix de ses couleurs.
230 J'ai retrouvé dans ce salon une table à écrire dont les figures avaient
beaucoup occupé mes yeux autrefois ; elle est plaquée en argent
ciselé ; elle lui a été donnée par un Lomellini de Gênes. Chaque
côté de cette table représente les occupations de chaque saison ; les
personnages sont en relief, il y en a des centaines dans chaque
235 tableau. Je suis restée deux heures toute seule, reprenant mes sou-
venirs un à un, dans le sanctuaire où a expiré une des femmes de
la cour de Louis XV les plus célèbres et par son esprit et par sa
beauté. Tu sais comme on m'a brusquement séparée d'elle, du jour
au lendemain, en 1816. « Allez dire adieu à votre grand-mère », me
240 dit ma mère. J'ai trouvé la princesse, non pas surprise de mon
départ, mais insensible en apparence. Elle m'a reçue comme à
l'ordinaire. « Tu vas au couvent, mon bijou, me dit-elle, tu y ver-
ras ta tante, une excellente femme. J'aurai soin que tu ne sois point
sacrifiée, tu seras indépendante et à même de marier qui tu

245 voudras. » Elle est morte six mois après ; elle avait remis son testa-
ment au plus assidu de ses vieux amis, au prince de Talleyrand,
qui, en faisant une visite à Mlle de Chargebœuf, a trouvé le moyen
de me faire savoir par elle que ma grand-mère me défendait de
250 le prince ; et sans doute, il m'en dira davantage. Ainsi, ma belle
biche, si je n'ai trouvé personne pour me recevoir, je me suis
consolée avec l'ombre de la chère princesse, et je me suis mise en
mesure de remplir une de nos conventions, qui est, souviens-t'en,
de nous initier aux plus petits détails de notre case et de notre vie.
255 Il est si doux de savoir où et comment vit l'être qui nous est cher !
Dépeins-moi bien les moindres choses qui t'entourent, tout enfin,
même les effets du couchant dans les grands arbres.

10 octobre.

J'étais arrivée à trois heures après midi. Vers cinq heures et
demie, Rose est venue me dire que ma mère était rentrée, et je
260 suis descendue pour lui rendre mes respects. Ma mère occupe au
rez-de-chaussée un appartement disposé, comme le mien, dans le
même pavillon. Je suis au-dessus d'elle, et nous avons le même esca-
lier dérobé. Mon père est dans le pavillon opposé ; mais, comme
du côté de la cour il a de plus l'espace que prend dans le nôtre le
265 grand escalier, son appartement est beaucoup plus vaste que les
nôtres. Malgré les devoirs de la position que le retour des Bourbons
leur a rendue, mon père et ma mère continuent d'habiter le rez-
de-chaussée et peuvent y recevoir, tant sont grandes les maisons
de nos pères. J'ai trouvé ma mère dans son salon, où il n'y a rien
270 de changé. Elle était habillée. De marche en marche je m'étais
demandé comment serait pour moi cette femme, qui a été si peu
mère que je n'ai reçu d'elle en huit ans que les deux lettres que

tu connais. En pensant qu'il était indigne de moi de jouer une
tendresse impossible, je m'étais composée en religieuse idiote, et suis
275 entrée assez embarrassée intérieurement. Cet embarras s'est bientôt
dissipé. Ma mère a été d'une grâce parfaite : elle ne m'a pas témoigné
de fausse tendresse, elle n'a pas été froide, elle ne m'a pas traitée
en étrangère, elle ne m'a pas mise dans son sein comme une fille
aimée ; elle m'a reçue comme si elle m'eût vue la veille, elle a été
280 la plus douce, la plus sincère amie ; elle m'a parlé comme à une
femme faite, et m'a d'abord embrassée au front. « Ma chère petite,
si vous devez mourir au couvent, m'a-t-elle dit, il vaut mieux vivre
au milieu de nous. Vous trompez les desseins de votre père et les
miens, mais nous ne sommes plus au temps où les parents étaient
285 aveuglément obéis. L'intention de M. de Chaulieu, qui s'est trouvée
d'accord avec la mienne, est de ne rien négliger pour vous rendre
la vie agréable et de vous laisser voir le monde. À votre âge, j'eusse
pensé comme vous ; ainsi je ne vous en veux point : vous ne pouvez
comprendre ce que nous vous demandions. Vous ne me trouverez
290 point d'une sévérité ridicule. Si vous avez soupçonné mon cœur,
vous reconnaîtrez bientôt que vous vous trompiez. Quoique je
veuille vous laisser parfaitement libre, je crois que pour les premiers
moments vous ferez sagement d'écouter les avis d'une mère qui se
conduira comme une sœur avec vous. » La duchesse parlait d'une
295 voix douce, et remettait en ordre ma pèlerine* de pensionnaire.
Elle m'a séduite. À trente-huit ans, elle est belle comme un ange ;
elle a des yeux d'un noir bleu, des cils comme des soies, un front
sans plis, un teint blanc et rose à faire croire qu'elle se farde, des
épaules et une poitrine étonnantes, une taille cambrée et mince
300 comme la tienne, une main d'une beauté rare, c'est une blancheur
de lait ; des ongles où séjourne la lumière, tant ils sont polis ; le
petit doigt légèrement écarté, le pouce d'un fini d'ivoire. Enfin
elle a le pied de sa main, le pied espagnol de Mlle de Vandenesse.
Si elle est ainsi à quarante, elle sera belle encore à soixante ans.

305 J'ai répondu, ma biche, en fille soumise. J'ai été pour elle ce qu'elle
a été pour moi, j'ai même été mieux : sa beauté m'a vaincue, je lui
ai pardonné son abandon, j'ai compris qu'une femme comme elle
avait été entraînée par son rôle de reine. Je le lui ai dit naïvement
comme si j'eusse causé avec toi. Peut-être ne s'attendait-elle pas
310 à trouver un langage d'amour dans la bouche de sa fille ? Les sin-
cères hommages de mon admiration l'ont infiniment touchée : ses
manières ont changé, sont devenues plus gracieuses encore ; elle a
quitté le vous. « Tu es une bonne fille, et j'espère que nous resterons
amies. » Ce mot m'a paru d'une adorable naïveté. Je n'ai pas voulu
315 lui faire voir comment je le prenais, car j'ai compris aussitôt que
je dois lui laisser croire qu'elle est beaucoup plus fine et plus spi-
rituelle que sa fille. J'ai donc fait la niaise, elle a été enchantée de
moi. Je lui ai baisé les mains à plusieurs reprises en lui disant que
j'étais bien heureuse qu'elle agît ainsi avec moi, que je me sentais
320 à l'aise, et je lui ai même confié ma terreur. Elle a souri, m'a prise
par le cou pour m'attirer à elle et me baiser au front par un geste
plein de tendresse. « Chère enfant, a-t-elle dit, nous avons du
monde à dîner aujourd'hui, vous penserez peut-être comme moi
qu'il vaut mieux attendre que la couturière vous ait habillée pour
325 faire votre entrée dans le monde ; ainsi, après avoir vu votre père
et votre frère, vous remonterez chez vous. » Ce à quoi j'ai de grand
cœur acquiescé. La ravissante toilette de ma mère était la première
révélation de ce monde entrevu dans nos rêves ; mais je ne me suis
pas senti le moindre mouvement de jalousie. Mon père est entré.
330 « Monsieur, voilà votre fille », lui a dit la duchesse. Mon père a pris
soudain pour moi les manières les plus tendres ; il a si parfaitement
joué son rôle de père que je lui en ai cru le cœur. « Vous voilà donc,
fille rebelle ! » m'a-t-il dit en me prenant les deux mains dans les
siennes et me les baisant avec plus de galanterie que de paternité.
335 Et il m'a attirée sur lui, m'a prise par la taille, m'a serrée pour
m'embrasser sur les joues et au front. « Vous réparerez le chagrin

que nous cause votre changement de vocation par les plaisirs que nous donneront vos succès dans le monde. – Savez-vous, madame, qu'elle sera fort jolie et que vous pourrez être fière d'elle un jour?

340 – Voici votre frère Rhétoré. – Alphonse, dit-il à un beau jeune homme qui est entré, voilà votre sœur la religieuse qui veut jeter le froc* aux orties.» Mon frère est venu sans trop se presser, m'a pris la main et me l'a serrée. «Embrassez-la donc», lui a dit le duc. Et il m'a baisée sur chaque joue. «Je suis enchanté de vous voir,

345 ma sœur, m'a-t-il dit, et je suis de votre parti contre mon père.» Je l'ai remercié; mais il me semble qu'il aurait bien pu venir à Blois quand il allait à Orléans voir notre frère le marquis à sa garnison. Je me suis retirée en craignant qu'il n'arrivât des étrangers. J'ai fait quelques rangements chez moi, j'ai mis sur le velours ponceau de

350 la belle table tout ce qu'il me fallait pour t'écrire en songeant à ma nouvelle position.

Voilà, ma belle biche blanche, ni plus ni moins, comment les choses se sont passées au retour d'une jeune fille de dix-huit ans, après une absence de neuf années, dans une des plus illustres

355 familles du royaume. Le voyage m'avait fatiguée, et aussi les émotions de ce retour en famille: je me suis donc couchée comme au couvent, à huit heures, après avoir soupé. L'on a conservé jusqu'à un petit couvert en porcelaine de Saxe que cette chère princesse gardait pour manger seule chez elle, quand lui en prenait fantaisie.

II

LA MÊME À LA MÊME

25 novembre.

Le lendemain j'ai trouvé mon appartement mis en ordre et fait par le vieux Philippe, qui avait mis des fleurs dans les cornets. Enfin je me suis installée. Seulement personne n'avait songé qu'une pensionnaire des Carmélites a faim de bonne heure, et
5 Rose a eu mille peines à me faire déjeuner. « Mademoiselle s'est couchée à l'heure où l'on a servi le dîner et se lève au moment où monseigneur vient de rentrer », m'a-t-elle dit. Je me suis mise à écrire. Vers une heure mon père a frappé à la porte de mon petit salon et m'a demandé si je pouvais le recevoir ; je lui ai ouvert la
10 porte, il est entré et m'a trouvée t'écrivant. « Ma chère, vous avez à vous habiller, à vous arranger ici ; vous trouverez douze mille francs dans cette bourse. C'est une année du revenu que je vous accorde pour votre entretien. Vous vous entendrez avec votre mère pour prendre une gouvernante qui vous convienne, si miss
15 Griffith ne vous plaît pas ; car Mme de Chaulieu n'aura pas le temps de vous accompagner le matin. Vous aurez une voiture à vos ordres et un domestique. – Laissez-moi Philippe, lui dis-je. – Soit, répondit-il. Mais n'ayez nul souci : votre fortune est assez considérable pour que vous ne soyez à charge ni à votre mère ni
20 à moi. – Serais-je indiscreète en vous demandant quelle est ma fortune ? – Nullement, mon enfant, a-t-il dit : votre grand-mère vous a laissé cinq cent mille francs qui étaient ses économies, car elle n'a point voulu frustrer sa famille d'un seul morceau de terre.

Cette somme a été placée sur le grand-livre. L'accumulation des
25 intérêts a produit aujourd'hui environ quarante mille francs de
rente. Je voulais employer cette somme à constituer la fortune de
votre second frère; aussi dérangez-vous beaucoup mes projets;
mais dans quelque temps peut-être y concurrez-vous: j'attendrai
tout de vous-même. Vous me paraissez plus raisonnable que je ne
30 le croyais. Je n'ai pas besoin de vous dire comment se conduit une
demoiselle de Chaulieu; la fierté peinte dans vos traits est mon sûr
garant. Dans notre maison, les précautions que prennent les petites
gens pour leurs filles sont injurieuses. Une médisance sur votre
compte peut coûter la vie à celui qui se la permettrait ou à l'un de
35 vos frères si le ciel était injuste. Je ne vous en dirai pas davantage
sur ce chapitre. Adieu, chère petite.» Il m'a baisée au front et s'est
en allé. Après une persévérance de neuf années, je ne m'explique
pas l'abandon de ce plan. Mon père a été d'une clarté que j'aime.
Il n'y a dans sa parole aucune ambiguïté. Ma fortune doit être à
40 son fils le marquis. Qui donc a eu des entrailles? est-ce ma mère,
est-ce mon père, serait-ce mon frère?

Je suis restée assise sur le sofa de ma grand-mère, les yeux sur
la bourse que mon père avait laissée sur la cheminée, à la fois satis-
faite et mécontente de cette attention qui maintenait ma pensée
45 sur l'argent. Il est vrai que je n'ai plus à y songer: mes doutes sont
éclaircis, et il y a quelque chose de digne à m'éviter toute souf-
france d'orgueil à ce sujet. Philippe a couru toute la journée chez
les différents marchands et ouvriers qui vont être chargés d'opérer
ma métamorphose. Une célèbre couturière, une certaine Victorine,
50 est venue, ainsi qu'une lingère* et un cordonnier*. Je suis impa-
tiente comme un enfant de savoir comment je serai lorsque j'aurai
quitté le sac où nous enveloppait le costume conventuel; mais
tous ces ouvriers veulent beaucoup de temps: le tailleur de corsets
demande huit jours si je ne veux pas gâter ma taille. Ceci devient
55 grave, j'ai donc une taille? Janssen, le cordonnier de l'Opéra, m'a

positivement assuré que j'avais le pied de ma mère. J'ai passé toute la matinée à ces occupations sérieuses. Il est venu jusqu'à un gantier* qui a pris mesure de ma main. La lingère a eu mes ordres. À l'heure de mon dîner, qui s'est trouvée celle du déjeuner, ma
60 mère m'a dit que nous irions ensemble chez les modistes* pour les chapeaux, afin de me former le goût et me mettre à même de commander les miens. Je suis étourdie de ce commencement d'indépendance comme un aveugle qui recouvrerait la vue. Je puis
65 juger de ce qu'est une carmélite à une fille du monde : la différence est si grande que nous n'aurions jamais pu la concevoir. Pendant ce déjeuner mon père fut distrait, et nous le laissâmes à ses idées ; il est fort avant dans les secrets du roi. J'étais parfaitement oubliée, il se souviendra de moi quand je lui serai nécessaire, j'ai vu cela. Mon père est un homme charmant, malgré ses cinquante ans : il
70 a une taille jeune, il est bien fait, il est blond, il a une tournure et des grâces exquises ; il a la figure à la fois parlante et muette des diplomates ; son nez est mince et long, ses yeux sont bruns. Quel joli couple ! Combien de pensées singulières m'ont assaillie en voyant clairement que ces deux êtres, également nobles, riches,
75 supérieurs, ne vivent point ensemble, n'ont rien de commun que le nom, et se maintiennent unis aux yeux du monde. L'élite de la cour et de la diplomatie était hier là. Dans quelques jours je vais à un bal chez la duchesse de Maufrigneuse, et je serai présentée à ce monde que je voudrais tant connaître. Il va venir tous les matins
80 un maître de danse : je dois savoir danser dans un mois, sous peine de ne pas aller au bal. Avant le dîner, ma mère est venue me voir relativement à ma gouvernante. J'ai gardé miss Griffith, qui lui a été donnée par l'ambassadeur d'Angleterre. Cette miss est la fille d'un ministre : elle est parfaitement élevée ; sa mère était noble, elle
85 a trente-six ans, elle m'apprendra l'anglais. Ma Griffith est assez belle pour avoir des prétentions ; elle est pauvre et fière, elle est écossaise, elle sera mon chaperon, elle couchera dans la chambre de